

**nos
GÉANTES****MONIQUE MERCURE
1930-2020****Anne-Marie Cadieux**

On dit souvent que le défi, pour un artiste, c'est de durer, de traverser les tendances et les modes. La femme dont je vais vous parler aujourd'hui incarne cette longévité artistique comme peu d'autres comédiennes québécoises.

Avec une carrière qui s'étale sur six décennies, une centaine de pièces de théâtre et près de 80 rôles au cinéma et à la télévision, Monique Mercure fait incontestablement partie des géantes de notre milieu culturel.

Au départ, c'est pourtant pas vers le jeu qu'elle se dirige. Violoncelliste, elle mène des études à l'école de musique Vincent-d'Indy, à Montréal, d'où elle sort avec un baccalauréat en 1949. La même année, elle épouse le compositeur de musique actuelle Pierre Mercure, dont la jeune Monique, née Émond, va conserver le nom malgré leur séparation en 1958.

Elle suit également une formation en danse, mais ce dont Monique rêve vraiment, c'est de théâtre. Une bourse lui permet de s'envoler pour Paris, où elle suit des cours de jeu à l'école Jacques-Lecoq.

De retour à Montréal en 1959, elle fréquente quelque temps le Montreal Drama Studio, ce qui ne l'empêchera pas de se définir d'abord et avant tout comme une autodidacte.

Pour elle, la pratique du théâtre est une libération de soi-même, une affaire d'instinct d'abord, puis, dans un deuxième temps, une analyse minutieuse du personnage à interpréter.

Je vous propose de décliner Monique Mercure en trois actes, dans une sorte de triptyque couvrant les trois champs dans lesquels son talent s'est manifesté : le cinéma, le théâtre et la télévision.

1. En 1977, elle incarne Rose-Aimée Martin dans *J. A. Martin photographe*, un film de Jean Beaudin produit par l'Office national du film. Elle y joue la femme d'un photographe (incarné par Marcel Sabourin) qui sillonne chaque été le Québec, seul, et qui, un jour, va amener Rose-Aimée avec lui sur les routes. Après 15 ans d'un mariage un peu à bout de souffle, ce sera pour eux l'occasion de réfléchir aux liens qui les unissent.

Pour ce rôle complexe, à la fois fougueux et tout en retenue, Monique Mercure va décrocher le Prix d'interprétation féminine au prestigieux Festival de Cannes – une première pour une actrice québécoise !

2. Parmi les très nombreuses pièces auxquelles elle a pris part, de Molière à Wajdi Mouawad en passant par Bertolt Brecht, retenons son rôle de Rose Ouimet dans *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, mise en scène par André Brassard – un rôle dont elle va révéler toute la dimension tragique, au-delà de l'humour qu'on lui associe généralement.

Ce personnage qui a marqué la dramaturgie québécoise, elle l'aura interprété pendant plusieurs années à partir de 1971, d'abord au Rideau vert et au théâtre du Nouveau Monde, à Montréal, puis en tournée dans la francophonie et même à Toronto, en anglais cette fois-là. Elle a d'ailleurs dit un jour quelque chose d'intéressant au sujet de ses rôles dans la langue de Shakespeare, qui ont été relativement nombreux – elle était parfaitement bilingue.

En entrevue avec Franco Nuovo, en 2017, elle a affirmé qu'elle a toujours eu un énorme trac avant de monter sur scène, sauf en anglais, la langue créant en quelque sorte un filtre, une distance faisant tomber toute nervosité...

3. Bien plus tard, de 2005 à 2011, Monique Mercure incarne Édith Beauchamp dans la populaire série télé *Providence*, diffusée à Radio-Canada. À 75 ans, elle montre toute l'étendue de son registre en campant cette femme d'affaires au caractère trempé, gestionnaire exigeante d'une fromagerie familiale. Par deux fois, elle remporte d'ailleurs le prix Gémeaux de la meilleure interprétation pour un premier rôle féminin dans un téléroman; une performance également récompensée au Gala ARTIS.

Je mentionne encore, en rafale, la contribution de Monique Mercure à tant d'autres œuvres mémorables, de *Mon oncle Antoine* de Claude Jutra au *Festin nu* de David Cronenberg, sans oublier bien sûr *Deux femmes en or* de Claude Fournier, dans lequel elle incarne Fernande, une banlieusarde libérée

qui, en compagnie de son amie Violette (jouée par Louise Turcot), profite de l'absence de son mari pour séduire d'autres hommes. Un rôle qui fait d'elle un symbole de l'émancipation féminine et de la libération des mœurs qui animent la société québécoise au tournant des années 70. Malgré les mauvaises critiques, qui y voient un film facile surfant sur la tendance d'un cinéma érotique alors en vogue, *Deux femmes en or* demeure l'un des plus gros succès de l'histoire du cinéma québécois, avec près de deux millions de spectateurs en salle !

Attachée à l'idée de redonner à celles et ceux qui suivent, Monique Mercure s'est aussi impliquée dans la formation de nouvelles générations de comédiens, notamment en tant que directrice générale, puis artistique, de l'École nationale de théâtre du Canada, entre 1991 et 2000.

J'ai eu l'immense chance de jouer au théâtre avec Monique Mercure, elle avait du caractère, elle était flamboyante, elle était plus grande que nature. Monique Mercure n'aimait pas le mot « carrière », elle préférait parler de « vie au théâtre » et de succession de rencontres déterminantes. Pour moi et pour beaucoup de comédiennes qui ont suivi, elle est un modèle : elle nous a donné le goût du risque ; elle nous a montré qu'on pouvait passer du léger au tragique, du classique au populaire avec grâce et audace.

Merci, Monique. Talent, panache.